

L'éloquence ferronienne. Étude rhétorique des discours et des sermons dans *Le ciel de Québec*

Brigitte Seyfrid

Volume 23, Number 1 (67), Fall 1997

Madeleine Ouellette-Michalska

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/201350ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/201350ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Seyfrid, B. (1997). L'éloquence ferronienne. Étude rhétorique des discours et des sermons dans *Le ciel de Québec*. *Voix et Images*, 23(1), 147–165.
<https://doi.org/10.7202/201350ar>

Article abstract

Le Ciel de Québec expresses Jacques Ferron's interest in rhetoric and the art of speaking. This vast fictional chronicle presents a series of orations and chronicles that embody two distinct types of eloquence. The speeches and sermons of Québécois churchmen, scattered throughout the novel, all take their inspiration from religious eloquence, while the aboriginal harangues occurring at the village of Chiquettes derive from native American eloquence. These oratorical pieces are among the high points of the novel; a rhetorical approach assesses the way they work and how effective they are. These pungent pieces of eloquence combining humour and tenderness, the sublime and the burlesque, invite the reader to meditate on the powers — and limits — of speech.

L'éloquence ferronienne. Étude rhétorique des discours et des sermons dans *Le ciel de Québec*

Brigitte Seyfrid, chercheure libre

Le ciel de Québec témoigne de l'intérêt que Jacques Ferron porte à la rhétorique et à l'art de la parole. Cette vaste chronique fictive présente en effet une suite de discours et sermons qui font appel à deux types d'éloquence bien particuliers. Disséminés à travers le roman, les discours et sermons des ecclésiastiques québécois s'inspirent tous de l'éloquence religieuse, tandis que les harangues amérindiennes se tenant au village des Chiquettes renvoient à l'éloquence indienne. Une approche rhétorique évalue le fonctionnement et l'efficacité de ces morceaux oratoires, qui constituent des temps forts du Ciel de Québec. À travers ces savoureux morceaux d'éloquence, où humour et tendresse, sublime et burlesque voisinent, le lecteur est invité à méditer sur les pouvoirs ainsi que sur les limites de la parole.

Vaste chronique fictive s'appuyant sur des événements historiques des années quarante, *Le ciel de Québec*¹, que Victor-Lévy Beaulieu classe parmi les œuvres les plus importantes du Québec, présente une série de discours et de sermons qui occupent, par la dynamisation de la parole qu'ils entraînent, par le foisonnement et la luxuriance des styles qu'ils donnent à apprécier au lecteur, ainsi que par le thème central du roman, celui de la renaissance, du rachat et du salut qu'ils développent, une place stratégique dans l'économie générale du roman. Ces blocs discursifs se prêtent, par leur forme bien démarquée, à être abordés comme un ensemble homogène² et, dans la mesure où des paroles et des actes décisifs s'y jouent, ils permettent à la fois d'éclairer certains aspects de l'intrigue

-
1. Paru initialement en 1969 aux Éditions du Jour, ce roman a bénéficié d'une réédition chez VLB en 1979. Toutes nos citations renverront à cette réédition. Les références au roman seront désormais indiquées par le sigle *CQ*, suivi de la page.
 2. Il va de soi, toutefois, que nous prendrons en compte le contexte, qu'il s'agisse de passages narratifs ou de passages dialogués, dans lequel viennent se loger ces discours rapportés.

romanesque et d'explorer plus en profondeur les formes complexes de l'écriture ferronienne.

Une approche rhétorique est ici doublement valable. Elle s'impose, tout d'abord, car l'on se trouve en présence de ce que Kibédi Varga appelle des « genres oratoires³ » renvoyant directement à la tradition rhétorique. Jacques Ferron s'inspire en effet dans ces discours et sermons de deux grands types d'éloquence : il emprunte, d'une part, à l'éloquence religieuse, incarnée par les discours et sermons du clergé québécois — discours du cardinal-archevêque, sermons de M^{gr} Cyrille et de l'abbé Bessette —, et il fait appel, d'autre part, à l'éloquence indienne, qui surgit avec les harangues de la capitainesse et du chef du village des Chiquettes. Ces deux langages contrastés, renvoyant à deux univers symboliques disjoints, typiquement ferroniens — monde du haut/monde du bas, des riches/des pauvres, des forts/des faibles —, s'affirment dans leurs différences, mais ils s'ouvrent aussi au dialogue et à la complicité. Ainsi se produit un métissage des discours que nous veillerons à mettre en évidence. Perce également une note ferronienne encore peu étudiée, qui doit beaucoup au mythe chrétien⁴, celle du pardon et de la compassion.

Une étude rhétorique a, en second lieu, l'avantage de fournir des outils permettant d'évaluer l'efficacité de ces discours et sermons, qui comportent tous, par définition, une visée pragmatique, qui cherchent tous à provoquer, grâce au pouvoir inhérent à la parole, une certaine emprise sur leur auditoire. Cette efficacité des discours est, au plan intradiégétique, très variable : le roman présente d'admirables orateurs, qui réussissent à remporter l'adhésion, à plaire, voire à toucher profondément leur public ; cependant, il donne aussi la parole à des prédicateurs non dépourvus de qualités, mais dont le discours se solda malgré tout par un échec cuisant : ils ne savent ni tenir compte des attentes de leur auditoire, ni tirer parti de la situation d'énonciation et de ses aléas, ni maîtriser leurs propres passions. Avec les uns, le discours élève tous ses participants à la grandeur et la noblesse des sentiments, à un point sublime où se réunissent les extrêmes — la vie et la mort, le haut et le bas —, avec les autres

3. Voir l'article d'Aron Kibédi Varga, « L'histoire de la rhétorique et la rhétorique des genres », *Rhetorica*, vol. III, n° 3, été 1985, p. 201-221, qui oppose les « genres oratoires » que sont les harangues, sermons, plaidoyers, discours d'apparat, aux « genres artistiques » tels que le roman, la tragédie et l'épopée.

4. Outre les mythes chrétiens et amérindiens, *Le ciel de Québec* puise aussi aux sources de la mythologie antique, qui nourrit un autre versant du roman et s'incarne dans les personnages d'Orphée, doublet mythique du poète Saint-Denys Garneau, et d'Eurydice. Cette double affiliation mythique du roman a été soulignée, entre autres, par Jean Marcel (« De Zeus à Jacques Ferron : les théogonies québécoises », *L'Illettré*, vol. I, n° 2, février 1970, p. 2 ; *Jacques Ferron malgré lui*, Montréal, Parti pris, 1978), ainsi que par Antoine Sirois, notamment dans « De l'usage des mythes et symboles dans l'œuvre romanesque de Jacques Ferron », dans Metka Zupančič (dir.), *Mythes dans la littérature contemporaine d'expression française*, Ottawa, Le Nordir, 1994, p. 181-190.

en revanche, c'est la chute dans la confusion des valeurs, la dérision et le grotesque. Mais qu'ils soient réussis ou qu'ils avortent, du point de vue de la réception extradiégétique, les discours et sermons ferroniens parviennent tous à séduire le lecteur. Parfaitement intégrés dans la trame narrative, ils fascinent en raison de la richesse et de l'aisance du style qu'y déploie sans fléchir l'auteur. Ils savent, par ailleurs, jouer sur la diversité des émotions du lecteur, en faisant appel aux larmes, au rire, à la tendresse comme à l'humour moqueur : cette étude veut faire partager ces émotions et le plaisir esthétique qu'apporte la lecture du texte ferronien.

Plutôt que d'aborder la série des discours et sermons suivant leur ordre d'apparition dans le roman⁵, on les regroupera en fonction du type d'éloquence auquel ils se rattachent. On étudiera donc, en premier lieu, les deux harangues «amérindiennes» et, dans un second temps, les discours et sermons des ecclésiastiques québécois.

1. Harangues des Amérindiens⁶

Ces harangues se tiennent dans le village fictif des Chiquettes, que Ferron, «cartographe de l'imaginaire⁷», situe à quelques lieues de Québec. D'après l'histoire du chapitre II, ce hameau, constitué à l'origine d'ethnies indiennes, a graduellement accueilli des Blancs, et un métissage, bien qu'officiellement tu, s'en est suivi. Même si ses habitants ont été convertis

5. Ce qui donnerait : harangue du chef du village, chap. IX, p. 70 ; discours du cardinal (réponse au chef), chap. IX, p. 71-73 ; harangue de la capitainesse, chap. X, p. 75-79 ; second discours du cardinal (réponse à la capitainesse), chap. XIV, p. 112-113 ; les sermons de M^{re} Cyrille, chap. XXIII, p. 197-219 ; le sermon de l'abbé Bessette, chap. XXXVIII, p. 289-291.

6. Selon Donald Smith («Jacques Ferron et les écrivains», *Voix et Images*, vol. VIII, n° 3, printemps 1983, p. 446), Ferron s'inspire, pour développer ses deux figures amérindiennes que sont le chef du village Joseph et la capitainesse Eulalie, du *Rêve de Kamalmouk* de l'anthropologue et spécialiste des cultures orales, Marius Barbeau. Ferron disait admirer beaucoup cet ouvrage de fiction retraçant le drame des Amérindiens, leurs souffrances ainsi que la perte progressive de leur identité. Ferron a aussi pu s'inspirer des Relations des jésuites, qui donnent, bien que très parcimonieusement, la parole aux Indiens. Sur ce point, voir l'article de Gilles Thérien : «L'Indien du discours», Gilles Thérien (dir.), *Les figures de l'Indien*, Montréal, Les cahiers du Département d'études littéraires, n° 9, 1988, p. 355-367. Thérien indique que Jean de Brébeuf, dans sa *Relation* de 1636, fournit un échantillon de langue huronne, que Jérôme Lalemant (1641) transcrit une longue méditation en huron de Joseph Chiouatenhua, mais qu'en général, seuls les convertis et porte-parole des missionnaires obtiennent un tel droit de parole. Enfin, Ferron avait sans doute aussi connaissance des *Dialogues avec un sauvage* du baron de la Hontan, œuvre de fiction où le personnage de l'Indien Adario inaugure, selon Thérien, «une longue tradition de discours sages tenus par les Sauvages» (*ibid.*, p. 363) et ouvre la voie à la fictionnalisation de l'Indien. À partir de ce moment, la figure de l'Indien se diffuse dans la littérature québécoise, où elle agit comme une sorte de miroir des Québécois. Elle sert à exprimer l'inquiétude de soi et les problèmes d'identité que l'Indien a été le premier à ressentir.

7. Pierre L'Hérault, *Jacques Ferron, cartographe de l'imaginaire*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1980.

au catholicisme et baptisés — ainsi, le chef du village porte le nom significatif de Joseph à Moïse à Chrétien et la capitainesse se nomme Eulalie — le petit village des Chiquettes, dit le village « d'en bas » (CQ, 24), reste misérable et conserve une très mauvaise réputation par opposition au grand et respectable village « d'en haut » (CQ, 24), qu'incarne la riche paroisse de Saint-Magloire. L'affaire du vicaire incendiaire (rappelons que l'abbé Bessette « avait résolu d'anéantir le mauvais lieu en y faisant descendre le feu du ciel » (CQ, 279), décide le cardinal, bon pasteur suivant de près son diocèse, à réagir. Il projette d'élever l'humble hameau au rang de paroisse et, flanqué de ses deux prélats — M^{gr} Camille et M^{gr} Cyrille, « deux ennemis, réputés amis » (CQ, 22) —, ainsi que de son étonnant chauffeur Aurèle, il part rendre visite aux villageois. Mais cette visite est bouleversée par deux événements inattendus : d'abord par l'accident impliquant la « limousine cardinalice » (CQ, 25) aux abords du village, accident dont les prélats et le chauffeur sortent parfaitement indemnes, puis par l'incident impliquant un tout jeune enfant du village nommé Rédempteur Fauché, qui manque d'être « fauché » par la limousine et est, à son tour, sauvé *in extremis*. Fasciné par cet enfant, « le plus beau qu'il ait jamais vu » (CQ, 61), le cardinal s'agenouille devant lui, le prend dans ses bras, puis le bénit et avec lui tous les Chiquettes. Ces deux incidents, où chaque fois la mort est frôlée de près mais aussitôt surmontée, font que la visite du cardinal, interprétée contre son gré comme « un miracle, un grand miracle » (CQ, 36), bascule de la banalité du quotidien à une atmosphère d'effervescence sacrée. C'est dans ce contexte d'exaltation, où les élans émotifs prennent le dessus sur la raison, qu'ont lieu les harangues amérindiennes et les deux discours du cardinal. De hameau misérable, le village des Chiquettes devient un lieu merveilleux⁸, porteur d'espoir et d'avenir, d'où Ferron fait surgir un discours enthousiaste, positif et libérateur.

1.1. Le discours d'accueil du chef

Dans cette harangue (CQ, 70), qui amorce la série des discours et sermons que présente le roman, le chef du village souhaite officiellement la bienvenue au cardinal et à son escorte. Ce discours renvoie, par bien des aspects, aux formes de l'éloquence indienne décrites par Vachon⁹. Il tient,

8. Gilles Marcotte a montré que le village ferronien, contrairement à la ville perçue comme inessentielle, est généralement un lieu primordial, le lieu par excellence de la merveille, des métamorphoses, du possible (« Jacques Ferron, côté village », *Études françaises*, vol. XII, n^{os} 3-4, octobre 1976, p. 228 sq). Cela est particulièrement vrai en ce qui concerne le village des Chiquettes, qui joue un rôle crucial dans *Le ciel de Québec* : c'est là que se déroule une bonne partie de l'action du roman (les autres épisodes de la chronique se passant ailleurs y renvoient indirectement) mais surtout, c'est là que se concentrent, comme nous allons le voir, les valeurs positives de la rédemption et du salut.

9. Voir *Éloquence indienne*, textes choisis, présentés et annotés par André Vachon, Montréal, Fides, coll. « Classiques canadiens », n^o 34, 1968. Vachon distingue au sein de

en effet, à la fois du « discours politique » et du « discours de circonstance », tels qu'ils se pratiquaient habituellement chez les Amérindiens. On est en présence d'un discours de circonstance dans la mesure où Joseph à Moïse à Chrétien se dégage du discours traditionnel indien, dont les thèmes et le déroulement sont prévus d'avance et laissent donc très peu d'initiative à l'orateur, pour adapter sa parole aux circonstances externes et se ménager une certaine invention, une certaine fantaisie verbale. Mais aussi et surtout, la harangue relève du discours politique, car le chef des Chiquettes, par la référence aux « nations » et au « peuple dont [il est] la parole » (CQ, 70), s'affirme constamment face au cardinal comme le représentant, l'ambassadeur de son peuple. Le cérémonial entourant les propos du chef renforce le sentiment que l'on assiste à un discours typiquement indien. Celui-ci exige que l'auditoire prenne une place convenue, il fait longuement attendre ses propos, effectue toute une gestuelle avant et pendant la harangue, se ménage des pauses, ses paroles étant non seulement dites mais aussi jouées, rendues spectaculaires, dramatisées¹⁰. À ces moyens paraverbaux, le chef ajoute des moyens proprement verbaux pour mettre son discours en valeur. La harangue est fondée, comme le veut l'art oratoire indien¹¹, sur des images très concrètes qui lui confèrent un caractère poétique. Une longue comparaison entre les trois prélats venus chez les Chiquettes et les trois Rois mages venus à Bethléem, guidés par l'étoile de Dieu, structure l'ensemble du discours. On note aussi que la nature est rendue par des métaphores sensuelles (« beau jour de miel », « rayons sucrés », CQ, 70) et que le chef sait employer la technique du « filage » des images.

Si l'on se place du point de vue de l'art rhétorique des Anciens, la harangue du chef s'apparente, par son aspect politique, au genre « délibératif », mais elle évoque surtout le genre « épideictique », qui fait l'éloge de personnages, d'événements ou d'objets extraordinaires. La stratégie du chef du village consiste avant tout à plaire au cardinal en insistant sur ses

la tradition oratoire indienne trois types de discours : 1) le « discours traditionnel », qui se développe autour des grands événements marquant la vie culturelle indienne (vie, mariage, mort, travaux quotidiens, chasse, guerre). Son plan, comme son vocabulaire, est fixé d'avance, ce qui ne laisse aucune possibilité d'improvisation à l'orateur ; 2) le « discours politique », qui fait entendre la pensée de la nation, se prononce sur la paix, la guerre, les alliances et laisse davantage de liberté dans l'organisation et la présentation du sujet ; 3) le « discours de circonstance » qui, dégagé des prescriptions rituelles ou juridiques, donne l'occasion à l'orateur d'exprimer ses sentiments personnels, de montrer sa spontanéité, son sens de l'à-propos et de la répartie, de faire preuve d'invention dans le choix de ses mots et ses images.

10. L'importance des gestes symboliques et des danses rituelles, c'est-à-dire de l'*actio*, de la mise en scène du discours, ressort clairement dans *Éloquence indienne* ainsi que dans l'article de Frédéric Deloffre (« Du vrai sauvage au bon sauvage », *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. LVI, n° 1, janvier-mars 1986, p. 67-79), qui reproduit plusieurs versions d'un discours tenu par un chef iroquois.
11. André Vachon décrit l'éloquence indienne comme « essentiellement poétique, fondée sur d'amples comparaisons et d'éclatantes métaphores » (*op. cit.*, p. 10).

qualités de « miraculé », à le charmer en adoptant un langage laudatif, avec des épithètes nobles et des images valorisantes. Le contexte immédiat, qui compare le chef à un oiseau en train de faire la roue, de se parer de ses plus belles couleurs, vient confirmer cette stratégie séductrice du discours. Entrent dans ce langage du panégyrique la répétition du mot « prince », les épithètes « éminents » et « illustres » (CQ, 70), ainsi que la vaste comparaison laudative avec les Rois mages. Les verbes « arriver » et « venir », qui sont employés à tous les niveaux du texte et conjugués à tous les temps (« [vous] qui [...] êtes venus »; « miraculés devant que d'arriver »; « vous arrivez »; « vous êtes venus »; « comme si, déjà arrivés, vous n'étiez pas parvenus à nos cœurs », CQ, 70), montrent clairement que la harangue accorde une place centrale à l'image chrétienne de l'Épiphanie. Dans sa réponse au chef, le cardinal souligne d'ailleurs l'habileté de l'orateur et M^{gr} Camille, très versé dans l'art de l'éloquence, « [...] le dévisage, cherchant à reconnaître en lui un de ses anciens rhétoriciens¹² » (CQ, 71). Afin de s'attirer la bienveillance des ecclésiastiques, le chef sait recourir très habilement à des procédés psychologiques; ainsi, par exemple, il fait appel au lieu de la modestie. L'emploi de termes comme « Gentils », « humilité », « bassesse » (CQ, 70) lui permet d'attribuer aux Chiquettes une humilité qui les servira auprès du cardinal. Son habileté dans l'art de manier la parole est liée au fait qu'il sait constamment tenir compte du destinataire et des circonstances: parlant à des ecclésiastiques, il se met en quelque sorte à mimer le langage des religieux, à exploiter toute une imagerie chrétienne — Jérusalem, les Rois mages, l'étoile de Bethléem —, d'où un métissage du discours, mi-indien, mi-chrétien, qui caractérise aussi, on le verra, la harangue de la capitainesse. Mais contrairement à cette dernière, le chef Joseph ne livre à aucun moment le fond de sa pensée. Il s'en tient constamment au protocole. Le texte souligne avec une pointe d'humour ce caractère toujours convenu, toujours officiel de sa harangue :

[...] plusieurs de ces termes n'étaient pas d'une grande nouveauté, ayant servi le mois précédent à l'adresse du Très-honorable Arnest, de l'honorable Chubby et du député du comté qu'une double crevaision avait retenus quelques heures au village. Au lieu de parler de l'Église de Québec, de Rome et de Jérusalem, il avait suffi alors de parler des gouvernements d'Ottawa, de Rome et de Londres. (CQ, 71)

12. Comme l'atteste Jack Warwick (« L'antiquité dans le cadre référentiel du "sauvage", 1615-1645 », Gilles Thérien (dir.), *Les figures de l'Indien*, op. cit., p. 110), de tels rapprochements ne sont pas nouveaux. Les premiers missionnaires jésuites avaient déjà souligné, mais sans vraiment les interroger, ces similitudes entre l'éloquence indienne et la rhétorique des Anciens: Brébeuf compare explicitement un capitaine menant sa harangue à un prédicateur antique, Le Jeune rapproche la rhétorique des « sauvages » de celle d'Aristote et de Cicéron.

1.2. La harangue de la capitainesse

Couvrant presque la totalité du chapitre x, cette longue harangue constitue l'un des moments forts du roman, tant pour les thèmes abordés que pour l'émotion et la beauté poétique immédiate qui s'en dégagent¹³. Elle contraste fortement avec d'autres passages du roman, dans lesquels Ferron adopte un ton ironique pour camper ses personnages. Avec le plaidoyer émouvant de la capitainesse, à travers lequel on voit clairement à l'œuvre l'humanisme¹⁴ de Ferron, toute trace d'ironie disparaît, éloquence et poésie fusionnent parfaitement : le lecteur a le sentiment d'assister à un grand moment lyrique, à un langage qui est à la fois musique, images et symboles.

Musique, d'abord, grâce à la répétition savamment orchestrée de mots ou de syntagmes entiers. Ainsi, le verbe «écouter» (CQ, 75) revient comme un leitmotiv, témoignant du désir de la capitainesse d'entrer en contact avec son public et d'agir sur lui¹⁵. L'apostrophe désignant les Chiquettes («fils du soleil, filles de la lune, enfants de Dieu», CQ, 75) revient aussi avec de légères variations et l'on y notera le croisement de l'imagerie chrétienne et de l'imagerie indienne. On pourrait multiplier les exemples de répétition de mots et de rythmes, qui font que le discours prend l'allure d'une sorte de mélopée, de chant rituel. À la qualité musicale s'ajoute la qualité des images, introduites et développées avec finesse. La capitainesse a la faculté particulière de rendre des notions abstraites par un langage figuré et concret. Ainsi, le conflit intérieur de la capitainesse — faut-il pardonner, faut-il haïr — qui parcourt l'ensemble de la harangue et vient la rattacher au genre délibératif, est rendu par des métaphores «auditives» : la haine est figurée par le vocabulaire du cri et le pardon par celui de la parole, cri et parole entrant en rivalité :

-
13. Laurent Mailhot («Ferron devant la poésie et les mythes du poète», *Littératures*, n^{os} 9-10, 1992, p. 45) fait remarquer que l'oraison de la capitainesse entretient un rapport antithétique très net avec le poème de Saint-Denis Garneau cité au chapitre XXX. Contrairement à la poésie de Garneau, dont le narrateur du *Ciel de Québec* entreprend le procès, la parole poétique de la capitainesse se veut active et ouverte sur le monde, on y saisit concrètement comment «Ferron sort [...] la poésie de son musée, de l'école et des anthologies, pour la "regarder de près", l'offrir à un plus large public, la faire circuler dans la prose, dans le rire, dans la rue» (*ibid.*, p. 47).
 14. Nous rejoignons ici la position de Jean Marcel, qui définit le ferronisme comme un «humanisme», «une défense de l'homme lorsque l'homme est menacé» (*Jacques Ferron malgré lui, op. cit.*, p. 159). Le discours de la capitainesse montre bien, comme l'affirme Jean Marcel, que «Jacques Ferron n'est pas le cynique qu'on a souvent voulu en faire» et que «son œuvre procède au contraire d'une grande tendresse» (*ibid.*, p. 143). L'humilité de Ferron, prenant la défense des plus démunis, est aussi soulignée par Marcel Olscamp («Jacques Ferron ou le nationalisme ambivalent», *Littératures*, n^{os} 9-10, 1992, p. 215).
 15. Cette reprise du verbe «écouter» est usuelle dans les discours indiens : voir *Éloquence indienne*, discours III (p. 23), V (p. 27), IX (p. 33) et XII (p. 38-39) notamment.

Écoutez ce que j'ai à vous dire et qui vient de loin, un cri entre mes dents qui sifflait et que d'autres avant moi ont poussé, un cri de haine et de peur! Écoutez-moi parce que cette haine et cette peur ne passent plus par ma bouche même si mes oreilles n'ont pas fini de les entendre! Écoutez: je n'ai que des paroles de paix à vous adresser [...]. Pour les dire, ces paroles, il faudrait que je les entende et le cri est là, de si loin venu: il les empêche de parvenir à mes oreilles. (CQ, 75)

Quant à la portée symbolique de la harangue, elle est omniprésente. Il faut constamment lire le discours de la capitainesse sur un double registre, à la fois au sens propre et au sens figuré. Par exemple, la phrase «par deux fois vous m'aviez fait du mal» (CQ, 78) fait allusion aux coups réels que le cardinal a portés, sans le vouloir, à la capitainesse en descendant de voiture, mais elle renvoie aussi à ces coups successifs qu'ont été pour les Amérindiens la conversion forcée à la religion catholique et le mépris dans lequel ils ont été tenus par la suite. Cette lecture seconde devient manifeste lorsque la capitainesse affirme, plus loin: «Nous, nous restons avec des noms chrétiens [...]. Malgré ces noms, on nous a craché au visage. Pourquoi a-t-on fait cela? Pour nous éprouver dans notre foi nouvelle?» (CQ, 77)

D'emblée, la harangue de la capitainesse frappe par son caractère personnel et spontané, ce qui vient la rattacher très clairement aux discours de circonstance pratiqués par les Amérindiens. Elle est d'ailleurs proférée d'une seule traite comme s'il s'agissait d'une sorte de long cri du cœur, d'un débordement soudain de sentiments longtemps réfrénés. De plus, elle n'est pas entrecoupée de commentaires comme les autres discours, ce qui permet au lecteur une meilleure participation émotionnelle. Par rapport au discours d'accueil du chef qui, on l'a dit, restait dans les limites du protocole, la harangue de la capitainesse a un impact beaucoup plus profond: celle-ci met en jeu ses pensées, ses convictions et ses sentiments les plus intimes. La limousine noire du cardinal est à ses yeux un «carrosse des morts» (CQ, 75), image peu diplomatique qui peut être ressentie désagréablement par le cardinal. De même, Aurèle, le chauffeur chauve ayant perdu ses oreilles dans le Grand Nord, est comparé à un batracien, ses défauts physiques servant à le nommer. Cette franchise, qu'on peut rattacher, selon Vachon, à la tradition orale indienne, maniant mal l'art de tromper ou de cacher et misant plutôt, afin de persuader l'auditoire, sur la sincérité, est aussi à l'œuvre lorsque la capitainesse brosse son portrait actuel («Vous n'avez qu'à regarder: je suis vieille, je suis laide, vous ne saurez jamais si je suis plus vieille que laide, plus laide que vieille», CQ, 73) et lorsqu'elle retrace sa propre histoire («quand vierge encore je ne savais pas ce que je devenais, pleine d'humeurs gaies et de bonnes intentions, je me souviens qu'on me regardait déjà comme putain parce que je n'étais qu'une pauvre fille du village des Chiquettes», CQ, p. 76). Enfin, le cardinal lui-même, principal destinataire de la harangue, n'est pas épargné: la capitainesse a le courage d'avouer, toujours

à l'aide d'un vocabulaire double, qu'avant d'être touchée par son action consistant à s'agenouiller humblement devant l'enfant du village, Rédempteur Fauché, elle le détestait : « Vous êtes gros et bien chaussé, mon prince. Pensez-vous, disposée comme je l'étais, que je vous ai aimé? » (CQ, 78), « je ne pensais pas, mais du tout, à vous pardonner ni même à vous excuser. Vous étiez une grosse bête rouge, vilaine et méchante, sachez-le, mon seigneur » (CQ, 78).

C'est le procès même d'une Église, jugée autoritaire et fermée à tout dialogue, qu'amorce la capitainesse, et sa harangue arborant à maints endroits une allure contestataire et polémique très nette, comporte donc un aspect politique. Mais dans ce dilemme entre pardonner et haïr, la capitainesse opte en fin de compte pour le pardon, la réconciliation. Son long discours se transforme de la sorte en un véritable récit de conversion, retraçant les transformations qui se sont opérées en elle par la médiation du cardinal. Le discours de la capitainesse tire toute sa force du fait qu'il constitue ce que Francis Goyet nomme un « événement rhétorique¹⁶ », un moment mystérieux mais décisif où les mots deviennent des actes, où a lieu une prise de décision, un retournement spectaculaire de croyances, de valeurs et de sentiments : « [...] réjouissez-vous! La grande voiture noire revient du pays des morts et nous ramène les trois princes ressuscités, une autre fois repartis à la recherche d'un Enfant. » (CQ, 79) Le corbillard, le « carrosse des morts » (CQ, 75) du cardinal redevient, en ce point du discours, carrosse de vie. Par cette capacité de transformer le négatif en positif, la mort en vie, la souffrance en espoir, la capitainesse déploie une grandeur d'âme exceptionnelle touchant au sublime¹⁷. Par sa seule parole, qui prend ici son plein pouvoir, elle parvient à élever les Chiquettes à la dignité, à leur redonner l'honneur perdu, à les laver des outrages subis. C'est l'enfant du village nommé symboliquement Rédempteur Fauché¹⁸, nouveau Christ réincarné en terre québécoise, qui déclenche le processus de la reconnaissance et du rachat des Chiquettes. Alors que le chef privilégié l'image louangeuse des mages et ne faisait allusion qu'implicitement à la figure de l'enfant-sauveur, la capitainesse termine son discours sur cette

16. Francis Goyet, *Rhétorique de la tribu, rhétorique de l'État*, Paris, Presses universitaires de France, 1994, p. 187 sq.

17. Pour des vues plus précises concernant la notion de sublime, on se reportera au traité du pseudo-Longin *Du Sublime*, traduction, présentation et notes par Jackie Pigeaud, Paris, Petite Bibliothèque Rivages, 1991. Voir notamment les remarques de Pigeaud (p. 16 sq), sur la grandeur de nature, c'est-à-dire de pensée, de conception, de sentiments, développée par Longin au chapitre ix de son traité.

18. Rappelons que le personnage de Rédempteur Fauché renvoie, comme bien d'autres personnages du *Ciel de Québec*, à l'histoire récente du Québec, où il est associé, comme le mentionne Gilles Marcotte dans l'article déjà cité, à une célèbre affaire d'incendie criminel. Il meurt brûlé au printemps 1966. Mais c'est avant tout en raison de ses résonances symboliques que Ferron dit avoir retenu ce nom. (Voir Jean Marcel, *Jacques Ferron, malgré lui*, op. cit., p. 119).

image de l'espérance, cette figure biblique de l'Enfant-Jésus, sauveur de l'humanité, qu'elle reprend en l'actualisant et en la déformant. Ainsi parvient-elle à redonner un sens à l'histoire de son peuple. *Le ciel de Québec* se referme d'ailleurs, à l'instar de la harangue de la capitainesse, sur cette figure actualisée du Christ-sauveur, venu libérer les opprimés¹⁹.

2. Discours et sermons des prélats québécois

À travers ces discours et sermons, on voit comment Ferron se réapproprie la longue tradition culturelle chrétienne, comment la Bible représente, selon l'expression de Northrop Frye, le «Grand Code²⁰» du *Ciel de Québec*. Si la critique ferronienne a d'abord eu tendance à interpréter le roman comme une charge féroce contre l'autorité religieuse du Québec traditionnel, jugée rétrograde voire obscurantiste, elle admet aujourd'hui la dimension spirituelle de l'œuvre, son «aura religieuse²¹» et reconnaît que si certaines figures d'ecclésiastiques sont ridiculisées, d'autres sont en revanche très positives²². Bien qu'ils prennent tous appui sur l'éloquence religieuse, les quelques discours et sermons d'ecclésiastiques disséminés à travers l'œuvre varient considérablement tant du point de vue de leur message que du point de vue de leur efficacité. Ces variations font ressortir à quel point le clergé représenté dans *Le ciel de Québec* est divisé. Les discours du cardinal et les sermons de M^{gr} Cyrille s'opposent en tous points : ces deux prélats divergent radicalement par leur langage, leurs positions théologiques et leur tempérament.

2.1. Les discours du cardinal

Le premier discours du cardinal (CQ, 71-73)²³, adressé au chef des Chiquettes, est magistralement commenté par M^{gr} Camille, présenté

-
19. Citons ces toutes dernières lignes du roman : «[...] tant il est vrai qu'on ne saurait écrire une chronique, sans en annoncer la suite en même temps qu'on l'achève. Elle s'intitulera : La vie, la passion et la mort de Rédempteur Fauché.» (CQ, 396). Ferron n'écrira pas, toutefois, cette histoire promise de Rédempteur Fauché. On pourrait sans doute, comme le suggère Jean Marcel, rendre compte de l'œuvre ferronienne tout entière à partir de ces deux mouvements opposés que sont la rédemption (marquant, outre *Le ciel de Québec*, des récits comme *Le Saint-Élias*, *Cotnoir*) et la descente aux Enfers (*La charrette*, *La nuit*), mythologie de la vie contre mythologie de la mort se partageant l'œuvre ferronienne.
 20. Northrop Frye, *Le grand code. La Bible et la littérature*, préface de Tzvetan Todorov, traduit de l'anglais par Catherine Malamoud, Paris, Seuil, coll. «Poétique», 1984.
 21. Voir Marcel Olscamp, «Vingt ans dans la vie du *Ciel de Québec* : chronique d'une consécration», *Voix et Images*, vol. XX, n° 1, automne 1994, p. 131.
 22. Marcel Olscamp écrit aussi : «Les portraits sympathiques de M^{gr} Camille, du Curé Rondeau, du Cardinal, des religieuses et même du Bishop Scot compensent largement l'obscurantisme attribué à M^{gr} Cyrille ou au père Papin Archambault.» «La première réception critique du *Ciel de Québec*», *Littératures*, n° 11, 1993, p. 102.
 23. Rappelons que Jacques Ferron s'inspire ici du cardinal Rodrigue Villeneuve, oblat de Marie-Immaculée et archevêque de Québec de 1937 à 1947 (voir la table des principaux

comme un vieux rhétoricien chevronné. Le cardinal déploie ici toutes les ressources de l'éloquence chrétienne, elle-même largement redevable aux rhétoriciens de l'Antiquité. Conformément à l'enseignement des Anciens, son discours cherche à convaincre et à émouvoir. Il est tout d'abord visiblement argumentatif, le cardinal cherchant à convaincre les Chiquettes qu'ils sont plus catholiques que les catholiques, au moyen d'un raisonnement par déduction, d'un syllogisme qui frise le sophisme et dont on peut reconstituer les trois étapes (prémises et conclusion) : 1. Vous parlez bien. 2. Or, le Verbe s'est fait chair pour bien parler. 3. Donc, vous êtes le village le plus catholique du monde.

Comme le note M^{gr} Camille, la pensée du cardinal est très hardie puisqu'elle ose comparer l'éloquence du chef des Chiquettes à la parole de Dieu. Peu conforme aux dogmes, frôlant même, selon M^{gr} Cyrille, « l'hérésie majeure » (CQ, 71), elle est très vite bloquée et le discours repart dans une autre direction. Soucieux de toucher plus vivement les Chiquettes, le cardinal se met alors à parler à la manière des Amérindiens, en adoptant leur vocabulaire imagé, poétique, ainsi que leur système de valeurs. Par exemple, il anime la nature à la façon des Indiens, en comparant le soleil du Grand Nord rasant l'horizon à un être humain qui ne trouve pas le sommeil. Il exploite aussi les thèmes d'ordre émotif chers aux Amérindiens. Se comportant en vrai connaisseur des coutumes indiennes, il aborde les motifs de la fraternité, de la chasse et des animaux, dont on sait l'importance pour les Indiens. En somme, le cardinal sait parfaitement quoi dire au chef des Chiquettes : à l'éloge, il répond à son tour par l'éloge, au protocole officiel par un autre protocole officiel, habilement mené.

Le second discours du cardinal (CQ, 112-113) s'adresse à la capitaine. On se souvient que la harangue de cette dernière mettait en valeur l'image de l'enfant-sauveur, rachetant les hommes. Le cardinal qui, comme les Chiquettes eux-mêmes, a le don de l'improvisation, sait saisir le bon moment, ce que les Grecs nomment le *kairos*²⁴. Il a en outre la capacité d'ajuster son propos aux exigences du destinataire et commence donc tout naturellement sa réponse en citant un extrait de la messe de l'Épiphanie. Puis son discours se met à épouser exactement celui de la capitaine. À l'humiliation subie par les Chiquettes, retracée par cette

personnages historiques fournie par Jean Marcel à la fin du roman). Comme dans le cas de la capitaine, Laurent Mailhot signale que ce sermon peut être confronté avec un passage poétique, en l'occurrence, avec celui d'Alfred Garneau, au chapitre xxx : « Tous deux s'adressent au pauvre, à l'illettré, mais celui-ci l'admoneste, le traite avec condescendance — « Malheur au pauvre aigri... » —, alors que celui-là rend hommage avec respect au chef amérindien Moïse Chrétien dont l'éloquence l'a touché. » (*op. cit.*, p. 46)

24. Le *kairos* chez les Grecs, comme l'explique Pigeaud dans *Du Sublime*, « c'est le moment d'agir et l'appréhension du moment [...]. Il naît de l'appréciation, du coup d'œil du praticien et de la nature des choses » (*op. cit.*, p. 12 sq.).

dernière, il rétorque par l'humiliation infligée au Christ ; au portrait sans complaisance d'elle-même, il fait correspondre le sien, en se présentant comme un « dignitaire glorieux et pansu » en qui « il y a un bourreau » (CQ, 112). Confronté à l'émouvante simplicité de la capitainesse, il dépouille aussitôt sa parole des artifices rhétoriques voyants, voire des clichés qu'il employait volontiers face au chef, pour adopter le langage des humbles et des humiliés. Mêmes franchise et humilité que chez la capitainesse, même parole agissante (« Écoutez-moi, gens de ce village, d'un village qui sera bientôt consacré et portera, à la Fête-Dieu prochaine, le nom d'une sainte, écoutez-moi et soyez vigilants », CQ, 113), et même exploitation finale de l'image de l'enfant-sauveur (« un Enfant est là, sur l'épaule de sa mère, au-dessus de vos têtes [...] Il se nomme Rédempteur Fauché [...]. Fasse que son étoile brille à jamais au-dessus de votre village! », CQ, 113). Homme pragmatique, à « l'intelligence sensible [...], chaude et émue, capable d'épouser les contours d'un sentiment et de le concevoir, si complexe fût-il » (CQ, 22), et doté de surcroît du sens du cérémonial, le cardinal sait adapter son discours tant au chef des Chiquettes qu'à la sage capitainesse.

2. 2. Les sermons de M^{gr} Cyrille et de l'abbé Bessette

Avec les sermons de ces ecclésiastiques, présentés tous deux comme des exaltés et des traditionalistes, le lecteur quitte la place publique du village des Chiquettes pour entrer dans les espaces fermés et sacrés des chrétiens : l'église et la chapelle. Selon un renversement de valeurs typique du *Ciel de Québec*²⁵, c'est le « mauvais lieu » (CQ, 279), l'espace profane des Chiquettes, qui contient « la sève de la vie » (CQ, 260-261) et se voit élevé à la gloire, tandis que l'enceinte sacrée de l'église est rabaisée et désacralisée. Non seulement les prêches qui y sont tenus égarent les fidèles au lieu de les éclairer, mais ils finissent de façon catastrophique, par des incidents aussi grotesques qu'inattendus que les prédicateurs ne parviennent pas à maîtriser, ce qui les force à quitter promptement la chaire. De toute évidence, Ferron se désolidarise de ces sermons, se plaît à les dénoncer en les faisant graduellement tourner au ridicule.

Les sermons de M^{gr} Cyrille (CQ, chap. XXIII)²⁶, qui vient prêcher à Sainte-Catherine « la grand'retraite, la vraie, celle qui dure quinze jours »

-
25. Sur cette subversion ferronienne qui distingue, pour mieux les renverser ensuite, deux pôles : petit village/grand village, Bien/Mal, Ciel/Enfer, on consultera l'article de Lesley Van Wassenhoven : « L'idéologie du texte et la subversion littéraire dans *Le ciel de Québec* de Jacques Ferron », *Revue Frontenac*, n° 1, 1983, p. 50 sq.
26. Le personnage renvoie à monseigneur Cyrille Gagnon, professeur au Grand Séminaire de Québec, puis recteur de l'Université Laval. Selon Jean Marcel, les sermons que tient M^{gr} Cyrille dans la paroisse de Sainte-Catherine « sont tirés de la prédication de carême faite à Notre-Dame de Montréal en 1840-1841, par monseigneur de Forbin-Janson » (*op. cit.*, p. 90). Selon Philippe Haeck (« La circulation des lettres. La folie, la tristesse », *Chroniques*, vol. 1, n° 2, février 1975, p. 39), le *Manuel de la petite littérature du Québec*

(CQ, p. 197), frappent par leur dogmatisme et leur caractère apocalyptique : ils viennent s'opposer aux discours fins, conciliants et ouverts du cardinal progressiste. Contrairement au cardinal qui, comme le texte le mentionne à plusieurs reprises, est oblat, M^{sr} Cyrille use d'une machinerie rhétorique lourde et théâtrale faisant songer notamment à l'éloquence de certains pères jésuites²⁷. Chacun des sermons, comme le veut la tradition, s'articule autour d'un sujet bien précis. Dès le premier sermon, sermon d'ouverture consacré aux trois états fondamentaux de l'homme — «l'état de grâce», «l'état de la tiédeur» et l'état de «péché mortel» (CQ, 197) —, la parole se donne immédiatement comme une parole de la contrainte, qui ne laisse aucune liberté à l'auditoire. D'un bout à l'autre, le sermon reste injonctif et s'appuie très souvent sur des citations de la Bible, tant latines que françaises, pour transmettre dogmes et doctrines de l'Église. Interrogations rhétoriques nombreuses («Mais dois-je aussi inviter les pécheurs à ces saints exercices? Ne devrais-je pas plutôt leur dire : retirez-vous?», CQ, 198), exclamations («Ah! plutôt au ciel que vous fussiez froids, vous sentiriez, du moins, le malheur de votre état!», CQ, 198), images osées («cet état tellement détestable aux yeux de Dieu qu'il provoque le vomissement de sa bouche», CQ, 197-198), pathos («L'indifférence vous met sur le bord d'un abîme et vous êtes sur le point d'y tomber...», CQ, 198), apostrophes («Venez, venez donc, vous aussi, à la retraite, pauvres pécheurs», «venez mes enfants, venez aux exercices de la retraite», CQ, 198), c'est tout l'arsenal de l'art oratoire chrétien qui apparaît dans le passage. Comme le dit bien le curé Rondeau, grand amateur de chasse et de bonne chère plutôt que de chaire et de prêche, M^{sr} Cyrille «joue le jeu à fond» (CQ, 198).

Le deuxième sermon (CQ, 199-200), consacré au «cœur de l'homme» (CQ, 200), montre comment le prédicateur déploie toute une imagerie religieuse pour frapper l'imagination des fidèles. Le fleuve Saint-Laurent devient ainsi un «fleuve de vie» (CQ, 199), sorte de nouveau Jourdain. La technique de l'*exemplum*, du raisonnement par induction, privilégiée ici, donne des raisonnements du type : comme la charrue est faite pour la terre et le navire pour l'océan, de même le cœur de l'homme est fait pour

(L'Aurore, 1974), de Victor-Lévy Beaulieu, donne les sources des sermons de monseigneur Cyrille. Que Ferron s'inspire ou même fasse des citations de fragments de sermons réellement tenus n'invalide pas notre analyse, qui s'intéresse avant tout aux effets produits et non aux sources ou à la genèse du texte.

27. Voir à ce sujet l'ouvrage de Marc Fumaroli, *L'âge de l'éloquence* (Genève, Droz, 1980) et plus particulièrement la deuxième partie intitulée : «Du multiple à l'un : les styles jésuites», p. 231-423. Nous savons que Ferron connaissait bien le milieu et le discours des jésuites pour avoir fréquenté un de leurs collègues à Montréal. Dans *Le ciel de Québec*, force est de constater qu'ils sont plutôt malmenés : que l'on songe au portrait ironique du père Papin (chap. xi) et à celui du Père Bonhomme prenant en charge l'éducation d'Orphée (chap. xx), portraits qui fournissent à l'auteur l'occasion de disserter sur certains travers de la Compagnie de Jésus.

Dieu. Le personnage Orphée/Saint-Denys Garneau, qui suit la retraite par curiosité plutôt que par ferveur et commente les prêches à son ami Jean Lemoyne, note que, par ces exemples imagés destinés à édifier les fidèles, le prédicateur apporte à l'auditoire une sorte de résumé imaginaire du monde et de l'être humain. Cet exercice lui confère un ascendant sur les fidèles, impressionnés :

[...] tout cela est amené avec force comparaisons ; nous avons eu, ce soir, le vaisseau du Roi, la baleine, le fleuve Saint-Laurent et, bien entendu, l'océan. Le Dieu qu'on nous prêche serait apparenté à Neptune que je n'en serais pas surpris. Mais ce qui me frappe, c'est la religieuse attention avec laquelle on écoute le prédicateur. (CQ, 201)

C'est au cours du troisième sermon (CQ, 201-202), dont le sujet est « la mort, création du péché » (CQ, 201), que le ton se fait franchement apocalyptique, tandis que l'*exemplum*, par excellence didactique et fait pour l'enseignement, se voit surexploité. Ce sermon repose, en effet, sur trois apologues de longueur croissante, trois fables renfermant chacune une morale : d'abord, la fable de la forêt à l'automne (« Les générations se succèdent les unes aux autres, couchées les unes sur les autres comme les feuilles des forêts que l'automne a détachées de l'arbre [...] », CQ, 201) ; puis celle du pin brûlé (« Vainement, il [l'homme] oublie la mort qui le menace et s'élève contre Dieu, semblable à ce pin superbe qui s'élève dans nos montagnes [...] », CQ, 202) sont destinées à montrer que l'homme n'est que poussière. Enfin, la fable de l'étang boueux (« Les eaux, en s'écoulant, laissent voir une fange impure, et le soleil, dans son midi, venant tout à coup lancer ses rayons sur ce terrain marécageux [...] », CQ, 202) met en images les péchés qui remplissent le cœur humain.

Avec le quatrième sermon, « morceau de foudroyante éloquence » (CQ, 203-204), on arrive enfin à la description de l'Enfer tant attendue par les fidèles et longtemps éludée, « question », dit le texte malicieusement, « de différer le plaisir » (CQ, 203). Rejoignant en cela le chef des Chiquettes, le prédicateur déploie ici toute une mise en scène (voix faible puis amplifiée, accélération progressive des gestes) pour mettre en valeur son sujet de prédilection. Certains penchants inhérents au genre du sermon — effets voyants, grande éloquence, manichéisme, phrases souvent enflées et affectées — sont bien mis en évidence par Ferron, qui souligne l'obsession de M^{gr} Cyrille, son goût anormal pour les sujets funèbres et apocalyptiques. La capitainesse et le cardinal parlaient d'espoir et de rachat, M^{gr} Cyrille ne cesse d'évoquer mort et châtement. Abandonnant la technique de l'*exemplum* et de l'apologue, le prédicateur préfère ici le raisonnement par déduction ; il cherche à prouver l'existence de l'enfer en établissant des syllogismes rhétoriques qu'il commente longuement : « Car il y a un enfer, aussi vrai qu'il y a un Dieu », « Les impies, les incroyables le nient, cet enfer, j'en conclus avec plus de force : donc il existe ! » (CQ, 203) C'est précisément parce que le discours de M^{gr} Cyrille est totalement

négatif que Ferron le fait avorter. Le cinquième sermon (CQ, 214-219), sur le thème de l'agonie du pécheur, tourne en effet court. Ferron, qui exploite ici tous les ressorts du comique de situation, offre à son lecteur un brillant morceau de burlesque. Il nous peint un prédicateur littéralement hystérique, totalement dominé par son obsession : ayant perdu tout sens des réalités, celui-ci tente d'exorciser la personne de Jean Lemoyne, apparu brusquement au milieu de l'Église pour chercher de l'aide et maintenir le fougueux étalon L'Étoile Blanche, qui a pénétré dans le portique de l'Église. À la vue de ce présumé émissaire du Diable, plusieurs dames et demoiselles de l'assistance s'évanouissent. Ridiculisé devant tous les fidèles, M^{gr} Cyrille est finalement congédié par le pragmatique curé Rondeau, qui reprend calmement l'assemblée des fidèles en main, avant que ce luciférien n'en fasse des « fous » (CQ, p. 220).

Quant à l'abbé Bessette (CQ, 289-292), « un ardent, un furieux dans le genre de Monseigneur Cyrille » (CQ, 279), c'est dans l'aile ecclésiastique d'un hôpital où il se trouve en repos forcé, qu'il développe un sujet à la fois historique et politique : le pape en danger à cause de Garibaldi. L'abbé Bessette prêche littéralement dans le vide, « au beau milieu de l'après-midi » (CQ, 289), devant un public composé de malades et de fous dont il ne tient pas le moindre compte. Assez ironiquement, ce vicaire incendiaire, qui doit devenir, selon les vœux du cardinal, « curé-fondateur » de la paroisse Sainte-Eulalie et à qui il est arrivé une aventure peu glorieuse — il s'est fait mordre par les « chians » des Chiquettes —, exploite dans son discours la veine épique. Prise de distance épique (« [...] ce fut l'immortelle victoire de Mentana », CQ, 291), exclamations (« Ah ! quelle charge ! Quel élan ! Quel spectacle ! », CQ, 291), tournures emphatiques, longues énumérations de personnages illustres ayant défendu le pape et réalisé de magnifiques exploits, l'abbé applique mal à propos les ingrédients du style épique à un sujet historique et politique. M^{gr} Camille, qui se montre, conformément à son doublet historique, fin critique littéraire, le fait remarquer : « [...] nous avons toujours essayé de perpétuer le genre, mais une épopée sur les zouaves, c'est un peu trop forcé. » (CQ, 290) Là encore, le discours tourne en « charivari » (CQ, 192), et se termine par une dispute absurde entre l'orateur et l'une de ses auditrices qui finit par s'évanouir. Cette fois, M^{gr} Camille, « prélat de fin métier, patte de velours et plein de tours » (CQ, 294), se charge de reprendre l'auditoire en main.

Par rapport aux sermons de M^{gr} Cyrille, celui de l'abbé Bessette est moins effrayant et moins dangereux. Il tient non de l'obsession morbide mais plutôt de l'utopie, de l'exaltation mal contrôlée. S'il avorte lui aussi, il se termine, toutefois, sur une note positive, sur l'idée de la naissance du Christ, ce qui le rattache implicitement aux harangues tenues dans le vilage des Chiquettes. Avec ce sermon, la boucle des sermons et harangues se referme sur elle-même, puisque l'on revient sur l'idée centrale d'un

Christ sauveur, exploitée dans tous les discours, hormis ceux de M^{gr} Cyrille, qui préfère l'image du Dieu vengeur.

*
**

Rien, dans ces savoureux morceaux d'éloquence, n'est laissé au hasard par Ferron. Si l'on examine l'ordre d'apparition des discours et sermons, l'on constate qu'il y a une logique dans leur organisation syntagmatique. En effet, la série des discours s'ouvre d'abord sur une parole convenue et retenue, la harangue du chef Joseph, puis l'on s'achemine, par un processus de gradation très net, vers des discours où le *pathos* intervient de plus en plus — harangue émouvante de la capitainesse, réponse pleine de sensibilité du cardinal, prêches en crescendo de M^{gr} Cyrille —, la série se clôturant sur l'oraison délirante de l'abbé Bessette. Dans cette courbe ascendante, on atteint, comme on l'a vu au cours de l'étude, une apogée sublime avec le discours de la capitainesse, et un creux burlesque au cours du cinquième prêche de M^{gr} Cyrille. Cette progression marque aussi les deux prises de parole du cardinal. Tandis que le premier discours du cardinal n'est pas exempt, comme le souligne M^{gr} Camille, d'artifices et de clichés blancs sur le monde amérindien, le second, beaucoup plus sobre, plus dépouillé, parvient à établir une réelle communion avec le peuple des Chiquettes. La série des sermons de M^{gr} Cyrille se caractérise en revanche par une régression de la qualité de la communication, le contact avec l'auditoire se rompt graduellement et le discours, entièrement obsessionnel, décroché de son contexte référentiel immédiat, se met à tourner à vide.

Le ciel de Québec montre que la question de la rhétorique est au cœur des préoccupations de l'œuvre ferronienne. Il y va ici d'un art de la parole patiemment cultivé et alliant toujours l'extrême finesse à l'extrême virtuosité. Les discours et sermons enchâssés dans ce roman illustrent et interrogent tout à la fois cet art de la parole : non seulement la rhétorique y est-elle mise, concrètement et à fond, en pratique, mais le métadiscours qui accompagne souvent, non sans humour d'ailleurs, ces morceaux d'éloquence incite le lecteur à prendre conscience des stratégies d'énonciation verbale mises en jeu et à méditer sur le pouvoir ainsi que sur les limites de la parole.

Discours et sermons viennent rappeler que posséder la parole, c'est aussi posséder le pouvoir. Mais pour que cette parole soulève et persuade le récepteur, encore faut-il qu'elle ait certaines qualités. Celles-ci se font surtout remarquer dans la harangue de la capitainesse et dans la réponse du cardinal, chefs-d'œuvre de discours réussis. La parole tire ici sa force du fait qu'elle sait parfaitement intégrer les mots, les valeurs et le point de vue de l'Autre. Il est clair qu'aux yeux de Ferron, le discours efficace est,

à l'instar du village des Chiquettes, métissé, c'est-à-dire, pour employer la terminologie bakhtinienne, hybride et dialogique, toujours pleinement tendu vers le récepteur. C'est ainsi que la vieille capitainesse, qui incarne la sagesse amérindienne, décide de bâtir sa harangue tout entière sur l'image chrétienne de l'enfant-sauveur, tandis que le puissant cardinal blanc choisit dans son discours de s'humilier devant les Chiquettes, d'abandonner « le point de vue de Québec » (CQ, 111) pour réendosser celui de l'humble missionnaire de la Terre Aurélie. Ce n'est qu'au prix de ce métissage des discours qu'une entente véritable peut se nouer entre les deux communautés disjointes. Opter ainsi pour le métissage conduit inévitablement à perturber les attentes générales, à jouer la carte du changement, à se prononcer en somme contre la *doxa*, contre l'opinion générale et les bienséances. Ce refus des convenances et ce besoin de changement caractérisent tant le discours du cardinal, qui scandalise son escorte en prenant parti pour les Chiquettes, que celui de la capitainesse, qui étonne l'auditoire par son récit de conversion. Si donc, à travers les discours de ces deux personnages, deux langages et deux mondes très différents s'affrontent et s'entrechoquent, force est pourtant de constater que les mécanismes employés se rejoignent finalement, que les stratégies verbales reposent sur la même logique de l'intégration de l'Autre.

Métissage et dialogisme sont, en revanche, rejetés par M^{gr} Cyrille, qui parle le langage de l'Autorité, des maximes contraignantes et des citations. M^{gr} Cyrille affectionne notamment le latin, langue hermétique et étrangère qui lui a donné, comme le remarque le curé Rondeau, un « accent méridional », un « accent étrange, pour ne pas dire bizarre chez ce pur Québécois » (CQ, 198). Le chauffeur Aurèle résume bien cet emploi stratégique du latin, qui dresse des barrières plutôt qu'il ne rassemble les gens : « [...] le latin est la langue de Dieu. Quand on l'emploie, c'est justement pour rappeler aux gens qu'ils ne comprennent pas tout. Et cela veut dire aussi, à cause de la référence divine : " Attention, je suis sérieux. " » (CQ, 294) La manœuvre échoue toutefois et les sermons de M^{gr} Cyrille ne parviennent pas à se hisser, comme ceux de la capitainesse et du cardinal, au niveau de la vraie éloquence, là où le discours devient magie, là où la parole se surpasse en quelque sorte pour devenir, selon les mots mêmes du cardinal, « chair » (CQ, 71), et faire oublier au récepteur qu'elle repose sur des conventions, des artifices et des ficelles qui, rendus trop visibles, désenchangent le discours et le figent.

Discours et sermons dans *Le ciel de Québec* montrent clairement que Ferron se place du côté du « petit village », du côté des Chiquettes, minorité opprimée qui renvoie dans son esprit à la minorité québécoise²⁸. À

28. Voir Pierre L'Hérault, *Jacques Ferron, cartographe de l'imaginaire*, op. cit., p. 146-147. Voir aussi l'article de Josée Dufour (« Les Amérindiens dans l'œuvre de Jacques Ferron », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. X, n^{os} 1-2, 1980) soulignant que Ferron fait

travers les harangues et discours se tenant au village des Chiquettes, Ferron laisse entendre que c'est bien par le biais de la parole que l'assimilation peut être combattue, cette dernière s'accomplissant toujours par un refus de donner librement la parole²⁹. Si les Chiquettes réussissent dans ce roman à se faire reconnaître et à trouver une nouvelle identité, c'est avant tout grâce au langage. Cette re(con)naissance passe nécessairement par une hybridation, un métissage du discours, métissage fortement valorisé par Ferron qui y voit un acte de liberté et d'ouverture au monde³⁰. Avec la harangue de la capitainesse en particulier, discours de la marginalité et de la solitude, le ton se fait dramatique, les sentiments se montrent à vif, mais le langage parvient à transcender les émotions pénibles que sont la souffrance et l'angoisse de la mort, assumant ainsi pleinement auprès du lecteur sa fonction cathartique. Pour le cardinal, il s'agit, après avoir accepté d'écouter, ce qui constitue le premier pas vers le dialogue, de répondre à la capitainesse et de réparer la faute commise, en mettant de l'avant l'idée de compassion, de rachat et de salut. La capitainesse, qui fait redécouvrir la vraie puissance de l'éloquence, celle qui produit une parole décisive, efficace et active, conduit le cardinal à s'éprouver et à éprouver le langage religieux en lui redonnant un sens et une efficacité. Éviter de faire du langage d'Église une machine rhétorique tournant à vide, qui ne véhiculerait plus que des clichés et des stéréotypes sans vie, tel est l'effort louable du cardinal. À l'inverse de M^{gr} Cyrille, dont les sermons manichéens et dogmatiques, entièrement dominés par l'obsession morbide du Diable et de l'Enfer, ne savent pas s'adapter aux aspirations de ses fidèles, le cardinal tente de s'ajuster aux réalités sociales du Québec, de créer une réelle symbiose entre l'Église et le peuple. Ainsi s'amorce un dialogue entre la culture savante, soutenue par le cardinal, et la culture populaire, incarnée par les harangues amérindiennes. Comme l'a montré André Belleau, ce dialogue représente l'une des caractéristiques fondamentales de la littérature québécoise, qui refuse toute territo-

souvent appel à travers son œuvre à la figure de l'Amérindien et voit en celui-ci, selon ses propres termes, «le colonisé par excellence, qui l'a été à en crever» (*ibid.*, p. 74).

29. Voir à ce sujet l'article de Bertrand Gervais («Éléments pour une rhétorique de l'assimilation», *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XVII, n° 3, 1987, p. 46), qui fait apparaître comment, dès Champlain, l'Indien n'a pas droit de parole, la parole ne lui est pas «donnée», mais «prêtée», ce détournement de la parole étant la première étape de son assimilation.
30. Voir Pierre L'Hérault: «Le métissage veut suggérer le dynamisme d'un Québec en pleine mutation. Il est à prendre non comme une image idyllique du passé, fondée sur l'utopie du bon sauvage, mais comme une figure de liberté absolue sur laquelle doit se fonder le Québec pour s'accomplir.» (*op. cit.*, p. 146) Pierre L'Hérault montre que le métissage est aussi la grande figure du Saint-Élias (voir aussi «Le Saint-Élias: sauver l'enfant», dans *L'Autre Ferron*, *op. cit.*, p. 103 *sq.*). Selon Jacques Pelletier, enfin, le métissage ouvre sur ce qu'il appelle le «nationalisme optimiste» de Ferron, qui croit en un «Québec ouvert», refusant les exclusions (voir «De *La nuit aux Confitures de coings*: le poids des événements d'Octobre 1970», *Voix et Images*, vol. VIII, n° 3, printemps 1983, p. 417).

rialisation linguistique, toute frontière entre les langues: «[...] ce qui importe, c'est que le pouvoir de parler (c.à-d. le langage) ne soit pas la prérogative exclusive de quiconque: il faut que tout le monde parle et que les discours circulent³¹».

31. André Belleau, «Culture populaire et culture "sérieuse" dans le roman québécois», *Liberté*, vol. XIX, n° 111, mai-juin 1977, p. 34.